

Prospère Amérique

De plus en plus, les révolutionnaires doivent tourner leurs regards vers les Etats-Unis, où, aux premiers symptômes de la grave crise économique qui s'annonce, résonnent les premières mesures de pression redoublée sur le prolétariat : la lutte des classes entre décidément là-bas dans une phase nouvelle.

Pourquoi les Etats-Unis traversent-ils une période évidente de dépression économique, alors que la production globale du pays, les perfectionnements de la technique et l'« efficiency » (1) continuent de s'accroître ?

Les causes sont nombreuses. On peut cependant les résumer ainsi : le capitalisme américain commence à se heurter aux contradictions qui s'élèvent d'une part de sa pléthore de richesse, et d'autre part de sa main-mise sur les autres parties du monde.

.

Tout d'abord, il convient de rappeler que les deux industries qui ont le plus contribué à la prospérité américaine, pendant ces cinq dernières années, sont l'industrie automobile et celle du bâtiment. Or, la saturation du marché de l'automobile est aujourd'hui atteinte, la guerre à mort que se sont déclaré Ford et la « General Motors » (qui contrôle 46 % du commerce de l'automobile) a bien abouti à la diminution des prix, mais elle a eu aussi pour résultat la saturation du marché. Pendant les onze premiers mois de 1927, la production automobile s'est élevée à 3.259.317 voitures contre 4.130.863 pour la période correspondante de 1926, et le nombre des voitures Ford enregistrées en 1927, est en diminution de 645.473 voitures sur les chiffres de l'année précédente. Le même phénomène s'est produit dans le domaine de la construction. Le caractère spéculatif de la conjoncture de cette industrie s'est nettement manifesté, ces derniers mois, et l'un des grands patrons du bâtiment vient de déclarer que, depuis 15 ans, la situation n'a jamais été aussi défavorable, voire même aussi dangereuse.

Par ailleurs, la surabondance du crédit a suscité, naturellement, une spéculation effrénée. Suivant les rapports de la « New Federal Reserve Board », les prêts sur titres chez les brokers, qui s'inscrivaient, au 29 Décembre 1926, pour un total de 2.787.761.000 dollars, sont supérieurs de près d'un milliard de dol-

(1) Terme difficile à traduire. La meilleure équivalence serait sans doute : « Science du rendement efficace ».

lars à la fin de 1927. Les transactions en Bourse se sont effectuées à la cadence d'environ 3 millions de titres échangés à chacune des séances de fin d'année. Cette énorme abondance de capitaux a conduit les Etats-Unis à les investir à l'étranger. D'après les dernières estimations du Département du Commerce les investissements américains à l'étranger (non compris les dettes des alliés envers l'Amérique pour un montant en capital d'environ dix milliards de dollars) atteignaient, fin 1927, 13 milliards de dollars. Ainsi, la puissance même des Etats-Unis constitue son point vulnérable : « Dans l'art militaire, on dit que celui qui tourne l'ennemi et le coupe est souvent lui-même coupé. Dans l'économie, il se produit un phénomène analogue : plus les Etats-Unis mettent le monde entier dans leur dépendance, plus ils tombent eux-mêmes dans la dépendance du monde entier, avec toutes ses contradictions et ses bouleversements (2). »

La surabondance de l'or (les Etats-Unis détiennent en réserves d'or, 60 % du stock mondial), constitue en soi un danger et représente une de ces contradictions que le capitalisme est inapte à résoudre. « L'inflation or, a dit Trotsky (Europe et Amérique) est pour l'économie aussi dangereuse que l'inflation fiduciaire. On peut mourir de pléthore aussi bien que de cachexie. »

Voici donc les Etats-Unis amenés à se décongestionner de leur or : Les exportations d'or qui ont atteint en Novembre 1927, 55.266.000 dollars, se sont élevés à 75 millions de dollars en Décembre, chiffre qui n'a été dépassé que par les exportations du mois de Juin 1919 : 83 millions de dollars. D'après la « Monthly Review of the Federal Reserve Agent », le stock d'or des Etats-Unis, actuellement de 4.400.000.000 de dollars, aurait subi, au cours de l'année dernière, une diminution d'environ 150 millions de dollars.

Enfin, il ne faut pas perdre de vue que la prospérité américaine est en partie basée sur les exportations. Or, les mois qui viennent de s'écouler, ont témoigné d'une décroissance certaine des exportations à destination de l'Europe. Par contre, en se développant, l'industrie américaine a de plus en plus besoin de matières premières qu'il lui faut acheter à l'étranger. Parallèlement à la diminution des exportations en Europe, on note une notable augmentation des achats américains à l'étranger.

La crise provenant essentiellement d'une contra-

(2) Trotsky (Europe et Amérique).

diction flagrante entre la production et les possibilités d'écoulement, la préoccupation majeure du capitalisme américain devient donc la suivante : abaissement du coût de la production, intensification de la lutte pour l'élargissement des marchés (les marchés particulièrement convoités sont l'Amérique du Sud et l'Extrême-Orient) développement de l'impérialisme en vue de la conquête des matières premières : une campagne intense est menée dans ce triple but à travers le pays, par toute la presse financée par Wall Street.

Sous le titre : « La Concurrence croissante de l'Europe en Extrême-Orient, sa signification », une des nombreuses publications du *New-York Times*, « *The Annalist* », publiait récemment, sous la signature de M. Emmet Harris, une fort intéressante étude :

« Ce n'est que lorsque le coût de la production aura atteint la parité de celui de nos concurrents étrangers, dit l'auteur, que nous pourrions réaliser l'exportation en masse. La concurrence étrangère sur les marchés neutres est par conséquent le thermomètre qui nous indique notre température économique. Si le thermomètre marque la montée du coût de la production, nous pouvons en augurer un sérieux malaise dans le corps économique. Nous ne sommes pas depuis assez longtemps une nation créditrice pour pouvoir nous permettre de nous reposer sur nos lauriers. Tout changement survenant actuellement dans le monde, et susceptible d'atteindre le paiement des intérêts de nos emprunts, pourrait nous placer dans une situation fort indésirable, si nous continuons à faire surtout reposer notre structure économique sur le revenu fourni par les placements à l'étranger. »

Et Mr Harris signale que les produits métallurgiques et l'acier allemand reviennent — frêt et douane compris — à 10 % au-dessous du prix obtenu à l'intérieur des Etats-Unis. Il fait observer que le capital américain a perdu 34 % du commerce des machines en Chine depuis 1926, tandis que les Allemands ont gagné 17 %, les Anglais 8 % et le Japon 2 %. Et il fait ressortir que les capitalistes américains doivent désormais compter avec la tendance des acheteurs neutres à préférer les marchandises européennes, à cause des prix plus bas et des meilleures conditions de crédit.

La balance commerciale américaine inquiète les experts capitalistes. Cette balance active est tombée de 711 millions de dollars en 1922, à 377 millions en 1927. Et Mr Harris de démontrer que cette différence provient en grande partie du surplus d'exportations en Australie et au Canada, mais non du surplus d'exportations en Asie et en Amérique du Sud.

« Nos besoins croissants en soie brute, en caoutchouc, en étain, en café, en nitrates, etc., etc., tirés de l'Asie et de l'Amérique du Sud, poursuit M. Harris, ont fait s'élever nos achats à l'étranger qui étaient en 1922, de 500 millions de dollars à 950 millions de dollars en 1926. En d'autres termes, notre surplus d'exportations de 1922 (711 millions de dollars) a maintenant diminué pratiquement de moitié, et cela est dû principale-

ment à notre demande croissante en produits bruts que nous ne pouvons tirer de chez nous. »

Il en vient à cette conclusion :

« Dans la situation actuelle, où les marchés européens et coloniaux se ferment graduellement à l'écoulement de nos produits manufacturés, où les industries domestiques naissent de toutes parts dans le monde entier, où les paiements que nous sommes obligés de faire annuellement à l'étranger pour l'achat des matières premières s'élèvent de plus en plus chaque année, nous devons redoubler d'efforts pour nous implanter de plus en plus solidement dans les grands marchés neutres de l'Amérique latine et de la Chine. »

.

Dépression économique, disons-nous. Depuis Décembre, le Département du Commerce enregistre une diminution assez sensible de la production de certaines matières brutes (Diminution lente, mais régulière de la production du pétrole. La production de l'acier a régressé de 24 % en six mois. Dans la production du cuivre, la proportion est de 834.000 tonnes en 1927 contre 862.605 tonnes en 1926. En ce qui concerne la production du coton, la récolte de la saison est évaluée à 12.789.000 balles, en diminution de 5.188.000 balles sur celle de 1926.)

Ce même Département nous apprend que le nombre des faillites prononcées en Décembre 1927 équivaut à celui calculé en 1915 et en 1922, années où les résultats de l'avant-guerre et de l'après-guerre marquent une dépression énorme dans le monde des affaires. D'après le *Missouri Farmer* 3.000 banques rurales viennent de fermer leurs portes. Par ailleurs, les chiffres fournis, pour la semaine se terminant le 8 février, par 649 banques faisant partie du « Federal reserve system » indiquent une diminution énorme par rapport à la semaine précédente (200 millions de dollars de moins en demande de dépôts.)

Un rapport publié par l'« American Railway Association », le 7 janvier, témoigne d'une diminution notable du trafic. 179.828 wagons de moins qu'au début de 1927, et 153.560 de moins qu'au cours de la même période en 1926 (Novembre-Décembre). Diminution de 20,8 % en Novembre 1927 par rapport à Novembre 1926 sur le trafic total de l'Est, diminution de 13,8 % sur le trafic du Sud, et de 5 % sur celui de l'Ouest. Le transport du charbon, du coke et du minerai sont, pour la fin de 1927 et le début de 1928, en décroissance de 30 à 50 % sur la période correspondante en 1926 et de 10 à 30 % sur la première partie de 1927. Ce sont là de sérieuses indications de la dépression qui se produit dans les industries de base.

.

Ainsi que nous le disions plus haut, les premières manifestations de la crise se traduisent naturellement